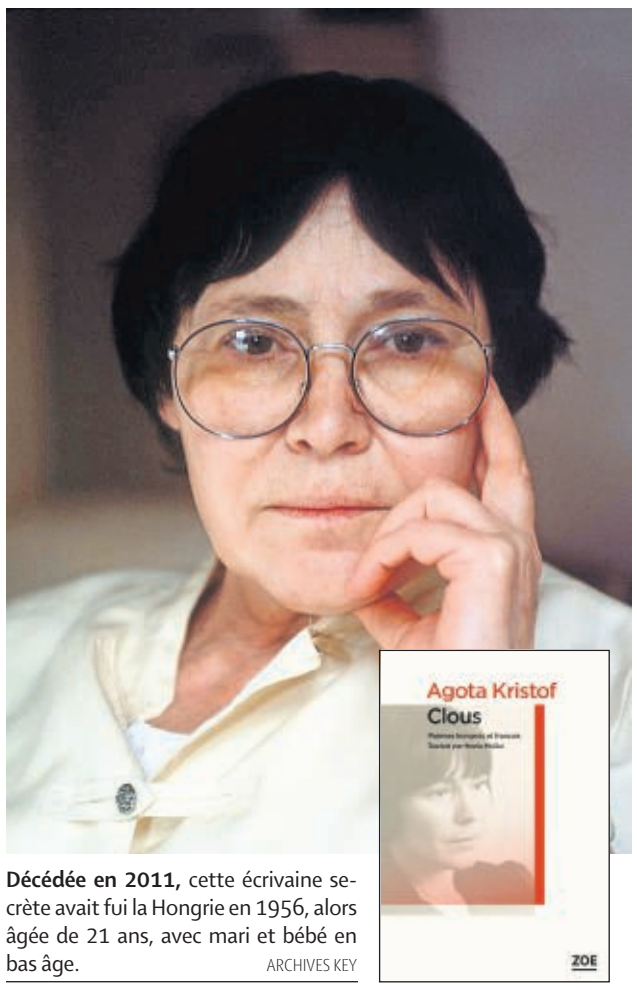
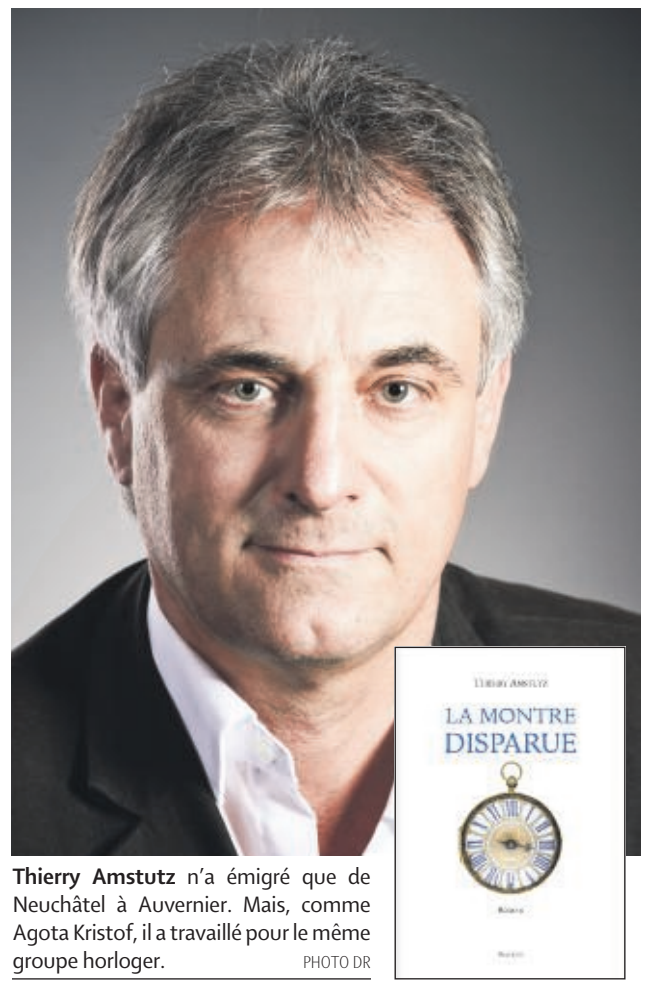
Pour entamer la rentrée romande

▶ POÉSIE ET ROMAN Comme chaque année, les nouveautés se bousculent au portillon des librairies. Lecture et présentation de deux auteurs, l'un Neuchâtelois, l'autre éternelle étrangère à ce canton



Décédée en 2011, cette écrivaine secrète avait fui la Hongrie en 1956, alors âgée de 21 ans, avec mari et bébé en bas âge. ARCHIVES KEY



Thierry Amstutz n'a émigré que de Neuchâtel à Auvernier. Mais, comme Agota Kristof, il a travaillé pour le même groupe horloger. PHOTO DR

Neuchâteloise d'adoption, Agota Kristof est restée toute sa vie nostalgique de sa patrie. Elle a pourtant adopté la langue de Molière avec talent: «J'écris simplement, disait-elle, parce que je ne saurais pas construire des phrases alambiquées en français.» La simplicité dont elle se réclamait lui a valu une reconnaissance internationale pour sa trilogie des jumeaux. Décédée en 2011, cette écrivaine secrète avait fui la Hongrie en 1956, alors âgée de 21 ans, avec mari et bébé en bas âge. Elle s'installe à Neuchâtel et travaille dans le Val-de-Ruz dans le domaine de l'horlogerie. Le soir, elle écrit des poèmes. Divorcée, remariée, mère de deux nouveaux enfants, elle apprend la langue, «cette ennemie», dira-t-elle. Ses obligations professionnelles et familiales ne lui permettent pas d'écrire de longs récits, ni d'ailleurs cette langue qui lui échappe. Elle s'accroche et, en 1986, paraît *Le Grand Cahier*, qui la révèle au public. Le succès est planétaire, de même que pour les deux opus suivants, *La Preuve* et *Le Troisième mensonge*. Elle écrira encore quatre ouvrages de fiction, dont des nouvelles. Elle rédige également des pièces de théâtre, jouées depuis le début des années septante.

Poésie perdue à jamais

Restent les poèmes, œuvres moins connues de la Hongroise. Après avoir emménagé à Neuchâtel, elle a favorisé sa langue maternelle pour la poésie. Durant l'exil de Hongrie, ses poèmes de jeunesse disparaissent, perdus à jamais. Elle le regrette amèrement et s'acharne à les reconstituer de mémoire, en Suisse, mais ne les publie pas. Peu de temps avant sa disparition, alors que ses archives étaient déposées à la Bibliothèque nationale à Berne, elle accepte qu'ils paraissent enfin. Les voici réunis en un ouvrage intitulé *Clous*, qui comprend les textes traduits du hongrois et une autre série rédigée en français. Œuvre inédite qui pourtant ne surprend pas le lecteur habitué à son écriture dépourvue de la moindre fioriture, qui déploie une force d'évocation éludant toute sensiblerie. Les faits à eux seuls racontent l'exil, la mélancolie, l'horreur de la guerre, la solitude, la mort aussi bien physique que mentale. Agota Kristof s'est réfugiée dans la littérature pour supporter sa condition de migrante. Elle n'a plus jamais vécu dans son pays natal, mais ses cendres ont rejoint la Hongrie.

Son écriture est sombre. Les poèmes s'étirent sur le mode d'un désespoir paisible et fulgurant. Les mots frappent, cruels, même s'ils décrivent des détails de la nature, l'amour, le regret, parfois la douceur d'un instant. La poésie d'Agota Krystof révèle un abîme de souffrance plus clairement que les romans, restés ambigus à première lecture. L'auteure affirmait que la littérature «était un acte suicidaire». Malade, elle cessa d'écrire plusieurs années avant sa mort.

La montre qui porte malheur

Thierry Amstutz n'a émigré que de Neuchâtel à Auvernier. Mais, comme Agota Kristof, il a travaillé pour le même groupe horloger, omniprésent dans la région. Spécialiste de la restauration de pendules anciennes et modernes et dans la création de pendules avec automate et boîte musicale, en 2012, il publie *La Pendule du souvenir*. Tant qu'à faire, mieux vaut parler de sujets que l'on connaît. Son deuxième roman, *La Montre disparue*, paraît dans le cadre de la rentrée 2016. Le récit est construit à travers une galerie de portraits. Les personnages, dont l'auteur livre, en fin d'ouvrage, une brève biographie, ont vécu aux XVIIIe et XIXe siècles, principalement dans le Val-de-Ruz. Chaumont est habité par les guérisseuses, brûlées vives pour sorcellerie, quelques horlogers viennent du Haut, qui n'était pas encore neuchâtelois. À travers les mésaventures de ces antihéros, le lecteur se trouve projeté dans un siècle qui décrit la dureté de la vie quotidienne. Le regard de l'auteur sur les femmes est d'ailleurs empreint d'une vraie tendresse.

La trame du roman tourne autour d'une montre à une aiguille, perdue lors d'un meurtre. Elle est esthétique, solide, et porte malheur à ceux qui la possèdent. Ainsi, après avoir appartenu à la victime, puis à son assassin qui finit mal lui aussi après avoir cherché à violer la fille d'une guérisseuse, la montre perdue surgit brusquement dans un chantier au XXIe siècle, au pied de Chaumont. Heureux de cette découverte inattendue, l'homme se crashe au volant de sa Subaru, peu après le village de Fenin. La voiture ayant pris feu, le lecteur imagine que le trésor horloger ne tuera plus. Finement structuré – diable, l'auteur est horloger – le livre se lit comme un roman d'aventure. Sans aucune recherche littéraire, se racontant au premier degré d'une écriture simpliste, les amateurs de belles lettres resteront sur leur faim. Une affaire néanmoins rondement menée, qui peut plaire aux amoureux de l'histoire et de… l'horlogerie.

BERNADETTE RICHARD

Agota Kristof: *Clous*, Ed. Zoé, 208 pp.; Thierry Amstutz: *La Montre disparue*, Ed. Slatkine, 144 pp.

▶ LIVRE

Léa, Elodie, et au milieu coule la tendresse

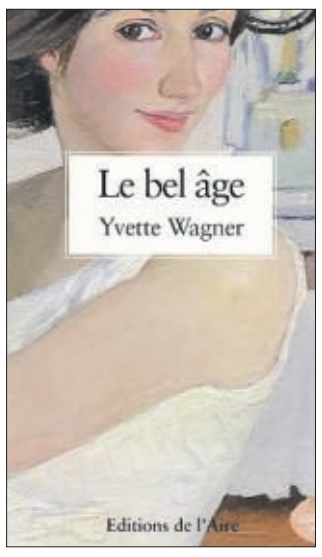
Hier encore, elle avait vingt ans, Léa… Aujourd'hui, sa petite-fille Elodie s'en approche. Vingt ans, le bel âge dit-on. Alors Léa, devenue grand-mère, s'interroge, seule à la table de sa cuisine. Vingt ans hier, vingt ans aujourd'hui, qu'est-ce que le temps a volé, qu'est-ce que la modernité a remplacé? Que reste-t-il de sa jeunesse? «…de son temps, la pâte à tartiner s'écoulait d'un tube, onctueuse, promesse d'un plaisir gustatif qui la faisait saliver. Les goûts avaient changé: Cenovis versus Nutella. Quel meilleur exemple pour illustrer l'évolution des générations?»

La voilà interrompue par le coup de fil de sa petite-fille justement, qui lui annonce sa venue.

Des rêves au congélateur

Le bel âge, cinquième livre de l'auteur jurassienne Yvette Wagner, retranscrit ce minuscule fragment de vie, cette rencontre si habituelle entre ces deux femmes, deux générations, dans une cuisine jurassienne. Un laps de temps court, de temps intemporel, que l'on s'approprie tellement facilement. Écrit à la troisième personne, avec sobriété, le récit évite le pathos et le cliché. Cette distance permet d'en faire un récit touchant et intéressant, de replacer le lecteur à sa juste place, celle de spectateur, sans l'impliquer. Entre Léa et Elodie pas de conflit générationnel, pas de conversations stériles. *Le bel âge* laisse tout juste un arrière-goût de nostalgie envers un âge révolu, où l'on nous parle d'amours perdus.

Yvette Wagner aborde des sentiments si universels. À tout âge on peut se retourner, comme Léa, et faire le compte des souvenirs et des illusions. «La vie ne serait-elle qu'un supermarché? Sans doute le congélateur allait-il accueillir les denrées les plus périssables. Elle aurait bien conservé ainsi ses rêves et ses regrets.» Elodie elle, se tourne vers l'avenir et s'interroge sur la fin de sa grand-mère, qui sonnera probablement le glas de son enfance. «Combien de temps, pensa-t-elle tout à coup… combien de temps allait-elle jouir encore de cette présence fidèle, de cette silhouette familière?» Et au milieu de ce fossé temporel, abreuvées de la présence de l'autre, éprouvées par leurs interrogations, les deux femmes se rejoignent, dans une infinie tendresse.



JULIE KUUNDERS

Le bel âge, Yvette Wagner, Éd. de L'Aire, 62 pages

▶ CRITIQUE

Chant sublime au pied de l'orgue de chœur

Dimanche, dans le cadre de Tribunes baroques, l'orgue de chœur, tribune nord, de l'abbatiale de Bellelay a laissé entendre une fois de plus la grande beauté de son harmonisation. Adrien Pièce, de Bex, si jeune encore, mais d'un talent accompli et guidé par les meilleurs maîtres et son sens à lui de la finesse et de la délicatesse, a fait valoir deux données de la plus grande valeur à ce seul clavier: la profonde intériorisation des pages, intime, associée à une sorte de génie natif pour accompagner. Il aime les couleurs, il connaît sa palette. Il a joué en solo dans une logique souveraine Merula et Frescobaldi, deux créateurs-rois. Il a suivi et servi avec dévotion Mirjam Striegel, interprète de Barbara Strozzi, Francesca Caccini, Claudio Monteverdi dans des séquences toutes consacrées à la Vierge. Les pages précieuses ont été éditées à Venise dans les *Sacri Musicali Affetti*, dans *Raccolta dei canti sacri*…

Mirages des mélanges sonores, l'orgue devient comme une fresque, un velum irisé, transportant sous les voûtes les merveilleuses cantilènes du XVIIe siècle pour soprano, chantées avec tant de conviction par la jeune artiste. On découvre cette voix. On est subjugué par l'infinité de nuances que demandent les compositeurs, qu'elle sait identifier dans ces pages enfiévrées (hymnes et cantiques irriguant le moyen âge prolongé) dans la force et la douceur avec tous les degrés intermédiaires.

Ce chant veut le grain de voix éloquent sui generis, sans théâtre, vrai, juste, dans la supplication, dans l'adoration, dans la compassion, la joie et la tristesse, sentiments offerts comme le ferait un enfant à la reine des cieux. Quel talent adulte! **PAUL FLÜCKIGER**

Prochain concert proposé par Tribunes baroques: dimanche 18 septembre à 17 h à l'abbatiale de Bellelay